

Article

« Science et démographie »

Alfred Sauvy

Cahiers québécois de démographie, vol. 5, n° 1, 1976, p. 113-127.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/600708ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

SCIENCE ET DEMOGRAPHIE

par

Alfred Sauvy
Collège de France

L'exposé qui suit a été largement inspiré par celui d'Albert Jacquard. La clarté d'esprit de ce généticien, dont j'ai si souvent profité, a éclairé sinon mon chemin, du moins l'espace dans lequel je vais m'aventurer. Et dans cet espace, sans être jamais opposés à ceux de mon collègue, ni même franchement divergents dans le fond, mes tracés introduisent d'autres éléments ou d'autres associations, inspirés le plus souvent par l'expérience.

Dès l'abord de la lecture, j'ai été frappé par la bien faible aptitude du démographe à remplacer le Saint. Sans être vraiment un objet de répulsion, le démographe est plutôt, pour l'opinion, un être curieux, mal défini et, en tout cas, fort loin de la canonisation, voire du respect. C'est qu'il y a pour l'opinion, une différence profonde entre la science humaine et la science tout court, quelle que soit la dimension de son S initial. Plus exactement, l'économiste, le sociologue, le démographe n'ont pas droit, si j'ose m'exprimer ainsi, au titre de scientifique qui effectivement est sacré.

D'où vient cette différence?

L'intervention dans la vie sociale

Faut-il invoquer l'aptitude des sciences physiques et naturelles, y compris bien sûr la médecine, à se créer un langage propre quasi-secret, qui leur permet de s'isoler? N'en croyons rien, car les sciences humaines sont, dans ce domaine, capables de remarquables performances; et, dans cette rivalité, peut-être les économistes sont-ils encore les plus doués pour l'évasion ésotérique. Le caractère sacré ne vient donc pas de là.

Non seulement la science humaine ne paraît pas, aux yeux de l'opinion, avoir la même utilité que l'autre mais elle pénètre dans les questions sociales et matérielles d'une façon qui ne concorde jamais non seulement avec les intérêts des individus ou des groupes, tels qu'ils les conçoivent, mais avec la représentation des faits qu'ils ont, disons même qu'ils se font. Doctrinaires ou non, les hommes construisent, en effet, leurs jugements selon des raisonnements logiques, sinon rigoureux, assis sur des faits dûment sélectionnés et déformés, selon des lois déterminées. Dès lors, l'utilisation de la science humaine est une agression.

La science naturelle ou physique ne rencontre pas cet écueil ou du moins d'une façon bien différente. Laissons même de côté la science médicale, qui, de plus en plus, est honorée et même redoutée, ce qui est la marque même du respect. Les sciences physiques et naturelles, combien plus sûres d'elles, ont tout un domaine inattaquable. L'opinion ne peut contester ni la prévision des éclipses, ni la navigation spatiale, non plus qu'aucune application scientifique, qu'elle soit favorable ou destructrice. C'est le propre de la divinité.

En outre, les infortunées sciences humaines ne peuvent avoir recours à l'expérience, comme leurs nobles soeurs, qui travaillent sur une nature permanente. L'homme, sujet d'expérience, est aussi mouvant que possible. Le photographe lui-même est impuissant devant lui, car il bouge tout le temps.

Et voici la démographie

La démographie, puisqu'il s'agit d'elle, est divisée, écartelée, puisqu'elle comprend deux domaines distincts ou tout au moins qu'on peut, en cas de besoin, séparer avec toute la rigueur désirable.

L'analyse démographique, ou comptabilité d'hommes, est assimilable, si nécessaire, à une branche de la théorie des ensembles renouvelés. Deux idéologues opposés peuvent ici s'entendre. Il y a 27 ou 28 ans déjà, en pleines retrouvailles d'après-guerre, les démographes

américains ont été très surpris d'apprendre que notre éminent collègue Paul Vincent, qu'ils estimaient hautement et à juste titre, appartenait au parti communiste.

Ce domaine scientifique de la démographie peut avoir des prolongements dans la médecine ou du moins certains de ses aspects, dans la biologie et précisément la redoutable génétique. Dans cette zone, le travail peut comporter aussi bien des observations de laboratoire que des raisonnements mathématiques, le plus souvent probabilistes, de sorte que la cohabitation entre deux idéologues est encore possible. Cependant dès qu'apparaît le doute, disons la non-certitude, le théâtre change d'aspect. L'idéologie, ce fluide à pression permanente, excelle à s'engouffrer par la moindre fissure, même provisoire et, du fait même de la non-certitude, la passion prend sa revanche ou plutôt explose enfin, hors de sa prison.

Le couple science-passion

La passion, l'opposé de la science ou peut-être son complément, peut se manifester même en dehors de toute idéologie. Les querelles entre grands maîtres de médecine ou même entre linguistes sont des plus violentes, lorsqu'aucun des deux partis n'a la possibilité de démontrer scientifiquement ses vues. Il ne reste alors que la ressource d'élever la voix.

A plus forte raison, la passion se déploie, lorsqu'elle trouve un support dans l'idéologie sociale. Nous avons encore en mémoire le violent conflit qui s'est élevé entre biologistes, à propos des vues de Lissenko et Mitchourine. Il n'y a pas de despote plus féroce que Mendel. Si l'hérédité, qui a tant permis d'asservir les hommes, pouvait être supprimée ou bouleversée par la transmission des caractères acquis, ce serait un beau champ ouvert à la libération. Il y avait, sur ce thème, une telle accumulation de souffrances, de rancoeurs, que la passion a eu beau jeu pour étouffer les voix proprement scientifiques, c'est-à-dire celles qui déclareraient que l'expérience étant le grand maître la réponse serait fournie par de nouvelles expériences sur le sujet en débat.

Réalités ennemies

Ayant eu, par destin ou prédisposition, à toucher la démographie sociale ou économique, j'ai envié et le fais souvent encore, le sort de ceux qui, dans leur milieu conditionné, peuvent rester dans les domaines de la rigueur, sous une forme aussi mathématique que possible, cette fortification des temps modernes. Les économistes n'avaient jadis pas peur de débattre publiquement les choses publiques. Le risque pour eux, de la part d'une opinion aussi ignorante qu'aujourd'hui mais bien plus en alerte, était d'être traités de "distingués". Aujourd'hui le débouché dans la vie sociale est si intense que l'économiste est rejeté par l'opinion le plus souvent comme réactionnaire, dès le départ, en raison des faits qu'il énonce et que la rumeur condamne. Le jugement de Napoléon "Il y a des faits séditions" se retourne aujourd'hui en même temps que la société. Pour chacun de nous et pour l'ensemble de l'opinion, certains faits purs, sans frange de doute, sont niés ou plutôt ignorés, repoussés, consciemment ou non. L'économiste qui entre dans le jeu est très vite un ennemi du peuple, comme aussi de toute catégorie dont il étudie les conditions d'insertion dans l'ensemble. Pour arriver à l'impopularité, il n'a pas besoin de se faire défenseur de l'impôt, de la loi ou d'austérités diverses, il suffit de briser quelques tabous de la rumeur et de l'information.

Voici un exemple, parmi bien d'autres. Lorsqu'en France la question de l'âge de la retraite est venue en débat, j'ai cru opportun, en démographe naïf, de donner quelques informations peu connues, sans pour autant prendre parti dans le débat. A cet effet, j'ai énoncé dans un quotidien régional cette vérité sacrilège: l'espérance de vie en France à 60 ans dépasse 18 ans et, à 65 ans, est voisine de 15 ans. La première lettre de lecteur, dans mon courrier, a été: "Dites-moi combien le gouvernement vous a payé pour écrire cet article".

Dans de tels cas, c'est toujours l'auteur qui a tort. Si le lecteur n'a pas compris, la faute est dans l'expression. Il m'aurait fallu glisser ce fait au milieu d'autres, moins agressifs, et me garder de toute provocation.

C'est que, comme une épée, la vérité est blessante, quand elle est nue. Celui qui émet une théorie, qui propose une politique, aussi extravagante qu'elle soit, n'encourt pas les mêmes risques. Faire, par exemple, l'éloge du fascisme le plus rigoureux n'a pas un caractère agressif, chez l'auditeur le plus éloigné d'une telle attitude. Bien au contraire, il voit sa position confirmée par la présence d'un homme tout à fait conforme à l'image qu'il décrit souvent. A l'opposé, l'énoncé d'un fait contraire à la base dogmatique est une agression dans la construction intérieure; elle détruit le confort d'esprit, de sorte qu'il faut, par tous moyens, s'opposer à la nouvelle, l'empêcher de pénétrer.

Dès lors, le mot science est privé de son sens, non seulement sacré, mais étymologique. Le mot science dérive de scire, savoir. L'opposition entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas est encore largement acceptable, dans les sciences physiques et naturelles, non dans le domaine social. Tout le monde sait ou croit savoir et du même coup refuse de savoir.

L'abstraction refuge

Le pire injure sociale en tout pays et tout régime est de traiter un adversaire de technocrate. Dans une réunion publique, le mot est de toute commodité et l'effet certain.

Lorsque nous avons des difficultés dans notre salle de bains, nous faisons venir le plombier; si un organe de notre corps ne nous donne pas satisfaction, nous consultons le médecin. Partout il en est de même, sauf dans le domaine économique.

Chassés en quelque sorte de leur territoire, les économistes ont alors cherché un habitat plus confortable et l'ont trouvé: l'abstraction. Loin de déboucher sur quelque jugement périlleux, ils ont converti leurs théories, anciennes ou nouvelles, en modèles, aussi mathématisés que possible. Ces modèles méritent pleinement leur nom, par le confort, la sécurité qu'ils procurent.

Attitudes à prendre

Albert Jacquard soulève, en divers points de sa communication, la question des attitudes que doit prendre le scientifique. Des cas bien différents se présentent :

Conduite de ses propres travaux. Il faut se méfier à l'extrême du perfide inconscient qui guide, à notre insu, nos recherches du moins en matière sociale. Sans une attitude positive vigoureuse, nous nous laissons entraîner, sans le vouloir, au cours des divers choix qui se présentent. La recherche est donc une lutte constante contre soi-même, contre ses affirmations précédentes; elle doit être une torture perpétuelle. Je souhaite qu'il y ait quelque part une école de la recherche ainsi conçue, une chaire de méthode.

Nous voilà loin de l'engagement; je n'ai rien contre les engagés, je les envie souvent, en pensant à leur sommeil moins troublé, mais leur proportion me paraît excessive, par rapport à ceux qui essaient de ne pas être satisfaits.

Conduite envers ses collègues. Les relations, les débats, apportent toujours quelque élément nouveau. Ces relations montrent souvent qu'une voie supposée tout à fait droite était, en fait "inspirée". Ce qui est de règle pour le poète risque d'être avilissement, déviation, pour le scientifique, surtout le social. Peut-être un jour A. Jacquard nous construira-t-il une théorie de la fécondation intellectuelle, des mutations qui peuvent en résulter, de la consanguinité et des isolats.

Conduite vis-à-vis de l'extérieur, enseignement, information. J'ai déjà imprudemment abordé ce sujet. Approfondissons-le. La versée au dehors, vers le milieu qu'il étudie et dans lequel il baigne, est essentielle pour le social.

Le généticien a-t-il remplacé le saint? Je serais tenté de le classer parmi les bienheureux, du fait même de l'absence de connaissances de l'opinion et de la crainte, depuis Hitler, de s'exprimer sur

des questions aussi délicates. Mais, peut-être, mon collègue A. Jacquard n'extériorise-t-il pas ses souffrances.

En tout cas, le scientifique peut s'isoler sans dommage, sans déboucher pendant longtemps dans la mêlée. Le social doit, au contraire, rechercher sinon les confrontations, du moins les contacts.

Affranchir ou soumettre

Nous voici devant le grand dilemme; la peur d'avoir à le trancher conduit aisément à la peur de le regarder. La langue verte emploie excellemment le mot affranchir, dans le sens d'informer. Celui qui a reçu l'information est libéré, élevé.

Ce dilemme se pose à bien d'autres qu'aux scientifiques; aux parents, aux enseignants de toutes catégories, aux informateurs de toutes sortes. Le plus souvent, il est résolu plus ou moins consciemment, dans le sens de la soumission. Les deux groupes où cette volonté de soumission est de règle sont les hommes politiques et les publicitaires. Les premiers veulent amener les hommes à voter dans le sens qu'ils indiquent, les seconds, qui, dans les débuts, cherchaient à affranchir, c'est-à-dire à informer, ont de plus en plus versé dans la suggestion et l'emploi de tous les moyens propres à déclencher, même par voie inconsciente, le désir de consommer le produit en question.

Le social doit s'efforcer, bien entendu, d'affranchir et non de soumettre. La méthode peut conduire grossièrement à séparer en deux le domaine de la science présenté. L'enseignant s'exprimerait ainsi: "Au cours d'un premier temps je vais vous indiquer les données de fait, les méthodes utilisées, les conclusions assez sûres et du moins, admises par la grande majorité de ceux qui ont étudié la question".

Pour l'analyse démographique, le démographe a, au cours de ce premier temps, un beau champ devant lui: définitions, méthodes de mesure, taux divers, tables de survie, etc., mécanisme du vieillissement, tel qu'il a eu lieu jusqu'ici, fécondité physiologique, avec les réserves et les précisions de définition nécessaires, résultats dans le temps et dans l'espace etc. L'enseignant j'allais dire l'affranchisseur, soulignera les divergences de concepts pour la mesure de la fécondité, par exemple, la nécessité de préciser l'objectif poursuivi.

La transmission du savoir est un affranchissement. Après ce premier temps, l'enseignant poursuit ainsi: "Nous arrivons à des domaines où la science hésite où les chercheurs ne sont pas d'accord, soit pour des raisons proprement techniques, soit parce que l'idéologie se glisse dans la question. Il y a aussi des régions encore peu explorées où nous irons à l'aventure. Sur les points où plusieurs thèses s'opposent, je vais vous décrire celles-ci, avec leurs arguments; peut-être aussi vous indiquerai-je mes préférences, mais dûment munies de leur étiquette. Ainsi, vous serez de nouveau placés devant des faits enrichissants, car les opinions exprimées sont elles-mêmes des faits. Quand je vous aurai transmis mon savoir, que vous aurez les éléments en main, il vous appartiendra de porter des jugements".

Bien que les deux temps puissent bien entendu s'interpénétrer, la distinction précédente est assez délicate et l'attitude difficile à observer. C'est un schéma idéal qu'il ne faut jamais perdre de vue, ayant toujours en tête le souci d'affranchir et non de soumettre.

L'exemple de l'avortement

Présenté opportunément par A. Jacquard, ce sujet est ouvert au préjugé et à la passion. Les données de fait bien établies doivent être indiquées par le scientifique avec la netteté nécessaire.

Aspects physiologique et médical: description des méthodes nouvelles, diminution importante des risques de décès ou de complication grâce à elles, risques ultérieurs pour la femme ou pour les enfants à naître dans la suite (proportion de prématurés) etc. Les statistiques citées doivent être présentées avec précaution et critique.

Aspect génétique: Comme l'indique A. Jacquard, l'embryon est, dès l'amphimixie, un être vivant, avec son génotype et son potentiel. Les distinctions que j'établis sont dans le même sens que A. Jacquard, mais se font plus nettes. Etre humain vivant, oui évidemment, mais c'est tout. Il n'y a rien à ajouter à ce stade. Savoir si nous sommes devant une "personne", terme assez vague, n'est pas de la compétence du démographe. Chacun peut en juger.

Aspect démographique: Le démographe peut donner des informations concernant l'effet de l'avortement sur la natalité en divers pays et en diverses circonstances. Déjà délicate en soi, cette description n'implique aucune prise de position sur l'opportunité ou les inconvénients d'une diminution éventuelle des naissances, non plus qu'aucun jugement de valeur sur les grossesses non désirées; par contre, si leur nombre peut être évalué ou est connu par des enquêtes appropriées, l'indication doit être fournie.

Du reste, dans tous les cas où les statistiques mêmes sont incertaines, des précisions doivent être fournies sur les choix opérés, les risques courus. Le démographe est souvent prié d'aller plus loin et, par exemple, d'estimer la baisse de natalité à attendre de tel ou tel projet de loi. En dépit de la difficulté d'une telle question, il ne doit pas se dérober, car il est le plus qualifié pour juger ce point; trop souvent, celui qui sait s'abstient, par scrupule, laissant l'ignorant tailler dans l'inconnu; il faut, bien entendu, souligner l'incertitude de l'évaluation, donner une fourchette et citer l'avis d'autres personnes ayant sérieusement étudié la question.

Une fois informé de ces données sur l'avortement et sans doute de quelques autres que j'oublie, tout homme est apte à formuler son jugement. Dire s'il convient ou non de supprimer le fœtus est une question de préférence personnelle; l'illettré peut répondre au même titre que l'érudit. Du reste, même pour un être pleinement vivant, je veux dire après sa naissance, le respect de la vie est essentiellement moral et conventionnel, du moins dans l'état de nos connaissances. Nous pouvons approuver ou condamner les expositions d'enfants de l'antiquité, l'exécution de prisonniers ou leur mise en esclavage; le scientifique n'est ici pas plus armé qu'un autre.

Le refus de l'affranchissement

J'ai parlé du dilemme qui se pose dans l'enseignement et dans l'information "affranchir ou soumettre", en donnant la préférence totale au premier terme. Peut-être l'enseigné accepte-t-il, tout au moins dans ses premières années, la nourriture qui lui est donnée, en la jugeant plus sur son attrait et son pittoresque. Mais l'informé veut-il être affranchi? S'il est engagé, si son idéologie ou son intérêt (couple souvent très uni) lui donne les réponses à tout, il refuse, nous l'avons vu, ce qu'il considère comme une violation de domicile. S'il est neutre, les précautions prises ne le touchent pas toujours ou peuvent même l'indisposer. Ce qu'il veut, bien souvent, c'est une réponse nette, pour pouvoir mettre une étiquette sur l'auteur et se donner le moins de mal possible.

Que de fois, si vous excusez des évocations personnelles, je me suis vu reprocher de ne pas donner le remède, c'est-à-dire, en somme, de ne pas me comporter en technocrate. L'idée d'affranchissement, le désir de savoir ne se rencontrent pour le moment que dans une faible minorité. Pour les autres, l'essentiel est d'avoir quelqu'un à maudire.

Hors de science et de raison

En raison même du poids que l'opinion attribue à la science, le scientifique doit se montrer fort prudent, dès qu'il sort de son domaine. La nobélite, justement dénoncée par Jacquard, est à l'opposé de la science.

Il faut malheureusement aller plus loin: que d'hommes de haute valeur, physiciens, chimistes, biologistes etc, scrupuleux à l'extrême dans leur laboratoire et leurs jugements, perdent tout contrôle, toute mesure, dès qu'ils abordent une question économique ou sociale. Evadés de la science-prison, ils galopent en toute liberté, affirmant des faits, avec d'autant plus de force qu'ils sont hors de leur contrôle.

Prestige de l'appareil mathématique

Peut-être la rigueur absolue, la pureté sublime n'existent-elles que dans l'arithmétique; me gardant de m'aventurer dans cette galère, je me borne à relever le rôle croissant, en science sociale, de la formulation mathématique. Souvent indispensable pour construire, elle est, plus souvent encore, utilisée dans le but de donner plus d'assise à des conclusions. Est-il besoin de rappeler que tout tient dans les données de base? Le prestige de la notation n'en est pas moins considérable, je vais en citer deux exemples bien différents.

Le premier concerne la réforme économique des pays socialistes, il y a 10 ans. Non seulement en 1918, le bagage économique des dirigeants soviétiques était-il mince, du moins sur le fonctionnement du socialisme, mais la pureté des dogmes politiques, formés et durcis dans l'opposition de classe, empêchait le recours à l'expérience et au raisonnement vulgaire, pour redresser les erreurs de planification que personne ne conteste plus aujourd'hui.

La mutation n'a pu se produire qu'à la faveur du prestige de la science la moins contestable. Le cheminement des idées s'est fait souterrainement, favorisé et caché par la forme mathématique, de Kantorovitch à Nemtchinov et bien d'autres.

Sans ce cheminement, Liberman n'aurait pu formuler directement ses paradoxes, sacrilèges, qu'il a sans doute découverts sans l'appareil mathématique, tant ils paraissent francs et sains, une fois dépouillée la cuirasse dogmatique. Les dirigeants politiques se sont, en effet, trouvés devant une série de travaux, dont le caractère proprement scientifique était propre à les rassurer, sinon à les impressionner.

Une fois la carapace brisée, l'appareil mathématique aurait pu, à la rigueur, être supprimé, comme un coffre de béton. En fait, la complexité des sujets lui a donné, au contraire, une seconde nécessité, sans qu'il puisse, bien entendu, tout résoudre, puisqu'au départ il y a les concepts les définitions, les objectifs et contraintes politiques.

En démographie, la même réussite n'a pu être obtenue, faute d'un pionnier, peut-être, ou bien par la peur de s'engager dans des galeries redoutables que Marx n'a pas osé explorer. En 1964, M. Riabouchkine découvrait, en étudiant la population soviétique par âge, "un processus curieux de vieillissement", qu'il attribuait d'ailleurs à la baisse de la mortalité.

Bien classique est le second exemple, c'est la fortune incomparable de l'ordinateur.

Le sortilège

Le public le plus sceptique accepte avec complaisance des résultats obtenus par l'oracle moderne. Nous sommes loin d'être sortis de la magie. Aussi des auteurs fort sérieux éprouvent-ils le besoin, pour donner à leurs conclusions un cachet d'authenticité, d'annoncer que les résultats ont été obtenus par ordinateur. Il faudrait dans le même esprit, spécifier que le texte a été d'abord écrit avec un stylo, puis tapé à la machine à écrire.

Lorsque H. Kahn a donné, avec emphase, sur le monde de demain, des conclusions opposées à celles des Meadows, un ironiste a émis l'avis que les deux hommes ne devaient pas avoir la même marque d'ordinateur. Si grosse que fût la ficelle, des témoins ont froncé les sourcils, se demandant s'ils avaient bien pénétré tous les secrets de cette nouvelle cabale.

Chez les Soviétiques eux-mêmes, une contagion occidentale a conduit, il y a quelques années, deux auteurs à formuler sur l'an 2000, des prévisions, en divers domaines, allant des records d'athlétisme à la longueur des jupes, en passant par les récoltes et divers indices

économiques. Pour donner plus de solidité à ces vues, qui faisaient un large appel à l'extrapolation, ils ont spécifié que les résultats avaient été obtenus par ordinateur.

Sganarelle, médecin malgré lui, utilisait tant bien que mal, le latin, pour démontrer pourquoi la fille était muette. Il n'avait pas d'ordinateur à sa disposition.

L'abus de confiance n'a fait que s'accentuer ces dernières années. La presse de tous pays a, ces derniers mois, répété à l'envie que, grâce aux milliers d'équations (certains, pour impressionner davantage, ont écrit "des dizaines de milliers"), l'analyse des systèmes permet sinon de résoudre les problèmes mondiaux, du moins de donner l'issue des divers scénarios (terme devenu plus "savant" qu'ensemble d'hypothèses).

La crédulité est ici presque sans limites. C'est par ces mécanismes, prétendus implacables, que les auteurs du second rapport au Club de Rome annoncent le nombre d'enfants qui mourront tous les ans, en "Asie du Sud" d'ici 2025, faute de protéines. Seulement au départ, une brèche importante, parmi d'autres: les normes vitales en protéines varient du simple au double, selon les diététiciens. En outre, parler "d'Asie du Sud", alors que la situation de l'Inde et du Bengla Desh est bien en vue, c'est noyer, dans un fatras inutile, une question déjà bien posée. Enfin le non-contrôle des chiffres et des vraisemblances, résultat direct de cette fausse rigueur, engendre, dans ce même rapport, de singulières erreurs, qui vont de 1 à 100, à propos de l'énergie solaire. Ne parlons pas de la démographie. L'oracle peut tout se permettre, provisoirement sans doute.

Ces méthodes, cette fausse protection de l'appareil mathématique, ont pour principal résultat d'atrophier une qualité essentielle qui s'appelle le jugement.

Même défaut, du reste, dans les recherches économiques. En France, les modèles Deca (annuel) et Fifi (quinquennal) comportent eux aussi, des milliers d'équations, nombre suffisant pour éloigner les profanes et ceux qui manquent de temps. Mais ces appareils s'avèrent incapables de répondre aux questions proprement conjoncturelles, telles que le "temps" qu'il fera dans trois mois. Le mécanisme de l'emploi, est, en outre, si grossier, si éloigné des réalités, qu'il serait tout à fait surprenant de voir le chômage rester docilement dans les limites qu'il respectait avant l'usage de ces modèles.

La population dans le monde

Puni de ma prolixité, je n'ai plus qu'un temps minime pour m'inspirer, une nouvelle fois, d'une remarquable page de Jacquard. Le grand conflit de Bucarest nous a rajeunis de 150 ans, en nous replaçant dans la querelle sublime de Malthus et Marx.

Si importants sont les intérêts, si intense l'ignorance et solides les préjugés que la science éprouve du mal à trouver sa place. Il faut faire appel à la discipline mentale, qui doit aller, comme je le disais tout à l'heure, jusqu'à la torture.

Si implacables soient-elles, les progressions géométriques ne nous fournissent pas le moyen de juger; sinon, Adam et Eve auraient dû reculer avec effroi, devant la naissance de leur troisième enfant.

Et cependant des rayons de lumière sont fournis par la science pure; je peux citer par exemple, l'inertie mécanique qui anime, si j'ose dire, les populations, une fois atteint le taux net de reproduction 1, comme le soulignent les projections des Nations Unies; ou bien encore les résultats bouleversants que donnerait la croissance zéro, naïve et prématurée, comme l'a montré J. Bourgeois-Pichat, sur l'exemple du Mexique.

Même si les solutions techniques pouvaient être trouvées, il resterait pour rassurer ceux qui redoutent le pouvoir de la technique, l'immense champ politique dans lequel les non chercheurs, cette race si

féconde, ont beau jeu devant l'accumulation des erreurs commises par les plus hautes compétences.

N'oublions pas non plus l'existence des sensibilités extrêmes en ce domaine, si éloignées de la science. Mieux vaut évoquer, alors, le poète serpent:

"La superbe simplicité

"Demande d'immenses égards..."

Nous voilà, au bout de ce parcours, assez loin des Saints; veuillez excuser ces exercices, peut-être extérieurs au cercle où j'avais le droit de m'ébattre; heureusement, que le rayon de ce cercle n'était pas déterminé... scientifiquement.